



Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, enseignantes à l'Académie Sainte-Famille de Tracadie

Florence Ott

Volume 78, Number 1, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1008562ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1008562ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ott, F. (2012). Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, enseignantes à l'Académie Sainte-Famille de Tracadie. *Études d'histoire religieuse*, 78(1), 43–60. <https://doi.org/10.7202/1008562ar>

Article abstract

In September 1868, six «Religieuses Hospitalières de St-Joseph» arrived in New Brunswick to treat the lepers. In addition to their strong involvement in the development of health care, they would help the youth's education of the city then the Acadian Peninsula. After a modest first school welcoming 40 students between 1873 and 1886 as well as the founding of an orphanage in 1888, a second school was opened in 1903 in addition to a boarding school for children of the parish. The number of students increasing, the nuns decided to build in 1912, the "Académie Sainte-Famille," which would receive boarders and external students. The girls would finish their education while the boys were allowed to study until the age of 12. This institution with up to 350 students offered elementary and secondary education, a program of domestic science and a bilingual business course, but it had to close its doors in 1967 as a private institution. Overall, 600 students received a primary education until 1976. This article will present a few nuns who have marked the history of education in Tracadie, and who have also advanced the Francophone culture in Acadia and New Brunswick.

Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, enseignantes à l'Académie Sainte-Famille de Tracadie

Florence Ott¹

Résumé : En septembre 1868, six religieuses Hospitalières de Saint-Joseph arrivent à Tracadie au Nouveau-Brunswick pour soigner les lépreux. Outre leur forte implication dans le développement des soins de santé, elles contribuent à l'éducation de la jeunesse de la ville puis de la péninsule acadienne. Après une première école modeste (1873) et la fondation d'un orphelinat en 1888, une seconde école est ouverte en 1903 et un pensionnat pour les enfants de la paroisse. Le nombre d'élèves augmentant, les religieuses créent l'Académie Sainte-Famille (1912) qui reçoit des pensionnaires et des externes, filles et garçons, jusqu'à 12 ans. Cette institution qui compte jusqu'à 350 élèves, offre les classes du niveau élémentaire et secondaire, un programme d'arts ménagers et un cours commercial bilingue. Elle ferme ses portes en 1967 en tant qu'institution privée. Puis jusqu'en 1976, 600 élèves y reçoivent l'instruction primaire. Cet article propose de présenter quelques religieuses qui ont marqué l'histoire de l'éducation à Tracadie et qui ont fait progresser la culture francophone en Acadie et au Nouveau-Brunswick.

Summary : In September 1868, six "Religieuses Hospitalières de St-Joseph" arrived in New Brunswick to treat the lepers. In addition to their strong involvement in the development of health care, they would help the youth's education of the city then the Acadian Peninsula. After a modest first school welcoming 40 students between 1873 and 1886 as well as the founding of

1. Florence Ott a obtenu des diplômes des universités françaises de Haute-Alsace et de Franche-Comté avant d'obtenir son doctorat en histoire et civilisation de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris en 1999. Elle est professeure en gestion de l'information à l'Université de Moncton, Campus de Shippagan, depuis 2007. Elle a été maître de conférence en archivistique privée à l'Université de Haute-Alsace et directrice du Centre Rhénan d'Archives et de Recherches Économiques de Mulhouse, en France, jusqu'en novembre 2006. Historienne et archiviste elle a étudié le patronat protestant mulhousien et écrit de nombreux articles sur la sauvegarde et la valorisation du patrimoine documentaire. Elle a écrit deux ouvrages dont « La Société industrielle de Mulhouse sous l'Empire allemand (1871-1918) » et ses articles ont paru dans des revues telles que la *Revue du Musée des Arts et Métiers* et les dossiers de la *Revue Historiens et Géographes*.

an orphanage in 1888, a second school was opened in 1903 in addition to a boarding school for children of the parish. The number of students increasing, the nuns decided to build in 1912, the “Académie Sainte-Famille,” which would receive boarders and external students. The girls would finish their education while the boys were allowed to study until the age of 12. This institution with up to 350 students offered elementary and secondary education, a program of domestic science and a bilingual business course, but it had to close its doors in 1967 as a private institution. Overall, 600 students received a primary education until 1976. This article will present a few nuns who have marked the history of education in Tracadie, and who have also advanced the Francophone culture in Acadia and New Brunswick.

L'œuvre éducative des religieuses hospitalières de Saint-Joseph à Tracadie n'a pas encore fait l'objet d'une étude poussée en-dehors de quelques articles². Par ailleurs, toute proportion gardée, l'historiographie acadienne n'a pas réellement fait de l'histoire religieuse un axe important dans son cheminement de recherche³. En effet, peu de chercheurs se sont penchés sur l'éducation de langue française dans les Maritimes. Pourtant, les thèmes ne manquent pas : formation du personnel enseignant, construction d'écoles, salaires et conditions de travail, programmes scolaires, fréquentation scolaire, financement de l'enseignement⁴. « Si l'historiographie acadienne a surtout examiné les collèges classiques, une analyse de l'influence et de l'impact des couvents dans l'univers acadien des XIX^e et XX^e siècles reste à faire »⁵.

Cela peut aussi s'expliquer par l'intérêt plus marqué de la part des chercheurs pour le domaine de la santé et les soins apportés par les

2. L'historienne sœur Corinne LaPlante, elle-même hospitalière, a déjà publié un certain nombre d'articles et de biographies sur la question. Voir « Le 350^e anniversaire des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph », *Revue d'histoire de la Société historique Nicolas Denys (RHSND)*, Vol. XIV, N° 3, août-décembre 1986, p. 49-59. « Petit historique de l'œuvre des Hospitalières de Saint-Joseph à Tracadie », *RHSND*, Vol. II, N° 3, juin-septembre 1974, p. 4-10. *Une femme libre. Cécile Renault*, *RHSJ*, 1999. *L'Ange des lépreux. Mère St-Albert*, Montréal, Carte Blanche, 2009. Pour le Lazaret, voir Mary Jane Losier et Céline Pinet, *Les enfants de Lazare : histoire du lazaret de Tracadie*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987 ainsi que Mary-Jane Losier, *Pour l'espoir et la dignité des lépreux à Tracadie. Amanda Viger, religieuse hospitalière*, Moncton, Éditions de la Francophonie, 2003, 269 p.

3. Cela est différent au Québec où, à côté de monographies et de biographies plutôt édifiantes écrites par des prêtres et des religieuses, on voit dans les années 1960 des courants historiographiques religieux se manifester. On peut citer Guy Laperrière, « L'histoire religieuse du Québec : principaux courants, 1978-1988 », *Revue d'histoire d'Amérique française*, Vol. 42, N°4, printemps 1989, p. 564.

4. Léon THÉRIAL, « L'Acadie de 1763 à 1990, synthèse historique », p. 71, dans Jean Daigle, *L'Acadie des Maritimes, Études thématiques des débuts à nos jours*, Moncton, Chaire d'études acadiennes, Université de Moncton, 1993, p. 45-91.

5. Maurice BASQUE, *De Marc Lescaillot à l'AEFNB. Histoire de la profession enseignante acadienne au Nouveau-Brunswick*, Les Éditions Maréville, 1994, p. 69.

hospitalières aux malades de la lèpre. Leur venue à Tracadie, en 1868, est d'ailleurs liée à ce drame humain qui a débuté durant les années 1820⁶. Le souci premier des six premières religieuses vivant dans des conditions précaires a surtout été d'assurer les soins des malades de la lèpre de la région.

Cependant, leur évêque James Rogers (1860-1902)⁷ souhaite qu'elles prennent également en charge l'éducation des enfants francophones de Tracadie et des environs immédiats. Pour ce faire, il autorise, en 1873, l'ouverture d'un noviciat à Tracadie et d'une école, l'Externat St-Joseph, qui ferme cependant ses portes après douze années. Par la suite, en 1888, les religieuses ouvrent un orphelinat et une nouvelle école en 1903. C'est le départ d'un grand projet d'éducation avec la construction en 1910 de l'Académie Sainte-Famille qu'on appelle jusqu'en 1918 l'orphelinat ou le pensionnat, mais dont l'histoire reste à écrire.

En effet, les archives conservées par les religieuses à la maison provinciale Notre-Dame de l'Assomption de Bathurst sont très riches et bien qu'elles soient accessibles, elles ont été très peu exploitées. Aussi dans le cadre de la commémoration du 100^e anniversaire de la fondation de l'Académie Sainte-Famille en 2012, nous avons été mandatés pour écrire un livre sur ce sujet.

Pour mieux comprendre la mission d'enseignement confiée à la communauté, nous avons dépouillé les offices des sœurs (1868-1993) et dressé un tableau des 106 enseignantes qui ont travaillé à Tracadie⁸. Cet article présentera quelques religieuses qui ont marqué l'histoire de l'éducation à Tracadie et qui ont également fait progresser la culture francophone en Acadie et au Nouveau-Brunswick. Il s'agit de comprendre comment des sœurs occupées avant tout aux soins de santé se sont donné une nouvelle mission en faisant de l'éducation une œuvre féconde jusqu'aux années 1970. Enfin, on s'interrogera sur la contribution des religieuses dans la formation des Acadiens et leur rayonnement dans la diffusion de la culture acadienne.

6. La première victime connue, morte de la lèpre, en 1828, serait Ursule Landry originaire de Tracadie. Voir le film réalisé par Christian LeBlanc « Les larmes du Lazaret », Grande Digue, Cojak Production Inc., 2004.

7. « James Rogers ». *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, <http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=7033>.

8. Tableau réalisé en décembre 2010 par Florence Ott avec la collaboration de sœur Yvonne Thibodeau, hospitalière à la maison de l'Assomption de Bathurst à partir du dépouillement des offices de 1868 à 1994 et qui comprend les noms des 106 sœurs recensées ainsi que les dates, les fonctions et les listes des cours enseignés.

I – L’enseignement en Acadie et les communautés religieuses

Après la Déportation de 1755, les Acadiens peuvent, en théorie, revenir s’établir dans les Provinces Maritimes à partir de 1764. Il leur faut toutefois accepter de prêter un serment de fidélité et de se disperser par petits groupes sur le territoire. Cette période de redémarrage place l’éducation dans une situation précaire même si jusqu’aux années 1840 des maîtres ambulants enseignent à tour de rôle dans les villages⁹. D’ailleurs, une loi britannique de 1766 empêche les Acadiens de construire des écoles jusqu’en 1786¹⁰ et retarde le développement des écoles acadiennes qui sont pratiquement inexistantes avant 1820¹¹. À compter de 1836, on note les premières tentatives de création de collèges pour garçons d’abord à Shédiac puis, en 1852, à Memramcook. Ce projet est accompagné de l’ouverture d’un couvent pour filles en 1855, qui ferme rapidement ses portes¹². Par contre, à compter de 1856, l’arrivée des sœurs de la Congrégation Notre-Dame (CND) de Montréal conduit à la fondation d’un couvent acadien à Arichat en Nouvelle-Écosse. Cette congrégation en ouvrira d’autres dans l’Île-du-Prince Édouard : en 1864 à Miscouche, en 1868 à Tignisch et en 1887 à Rustico. Au Nouveau-Brunswick, les CND s’implantent à Caraquet et à Saint-Louis de Kent en 1874. Quant aux sœurs de la Charité, en 1862, elles fondent à Saint-Basile au Nouveau-Brunswick, l’Académie de Madawaska. Après leur départ en 1873, les religieuses hospitalières de Saint-Joseph ouvrent un couvent au même endroit en 1874¹³.

Parallèlement à l’expansion de l’enseignement privé, les gouvernements provinciaux des Maritimes aspirent à démocratiser l’éducation en implantant des réformes qui faciliteront le financement et favoriseront l’accessibilité. Ces gouvernements majoritairement anglais et protestants souhaitent que la responsabilité d’enseigner devienne avant tout l’affaire de l’État et non plus de l’Église. De 1864 à 1877, une série de lois vise à instaurer un système d’enseignement unilingue anglais et non confessionnel. Pour les Acadiens, accepter tel quel ce système les conduirait à l’assimilation culturelle, religieuse et linguistique¹⁴.

9. Léon THÉRIAULT, «L’Acadie de 1763 à 1990...», p. 48.

10. Léon THÉRIAULT, «L’Acadie de 1763 à 1990...», p. 50.

11. Omer LEGRESLEY, *L’enseignement du français en Acadie, 1604-1926*, Mamers, France, Gabriel Énault, 1926, 2^e édition, cité par Léon Thériault, p. 52.

12. Le premier couvent acadien est ouvert en 1826 par les trappistines à Tracadie en Nouvelle-Ecosse. Léon THÉRIAULT, «L’Acadie de 1763 à 1990...», p. 63.

13. Nicolas LANDRY et Nicole LANG, *Histoire de l’Acadie*, Sillery, Septentrion, 2001, p. 165-166.

14. Nicolas LANDRY et Nicole LANG, *Histoire...*, p. 169.

Au Nouveau-Brunswick, la loi de 1871 comporte néanmoins certains aspects positifs : la gratuité de l'éducation, la création de nouveaux districts scolaires, la construction d'écoles et le contrôle des brevets d'enseignement. Il n'en demeure pas moins que les Acadiens, leurs élites et les congrégations religieuses enseignantes n'acceptent pas la fin de l'enseignement du catéchisme, l'obligation pour les religieuses de détenir un brevet d'enseignement du gouvernement, l'interdiction du port de l'habit et des symboles religieux dans la classe. Bien que les Irlandais catholiques s'opposent également à cette loi, la contestation émane surtout des Acadiens qui refusent de payer la taxe scolaire et font des démarches juridiques auprès des autorités fédérales et britanniques pour obtenir l'abolition de la loi. Toutes ces démarches s'avèrent vaines jusqu'à l'émeute de Caraquet alors qu'un Acadien, Louis Mailloux et un milicien, John Gifford trouvent la mort. Le gouvernement provincial accepte alors de modifier la loi dans le cadre du compromis de 1875. L'enseignement du catéchisme est permis hors des heures réglementaires et le port du costume religieux toléré. Les religieuses enseignantes n'ont plus l'obligation de fréquenter l'école normale. Par ailleurs, l'enseignement en français est autorisé dans les écoles primaires.

Ces compromis ouvrent ainsi la voie aux congrégations religieuses enseignantes qui peuvent poursuivre leur mission, dans le secteur privé et dans le secteur public. Les religieuses compensent le manque d'enseignants qualifiés dans plusieurs régions. Leur rôle se renforce parallèlement au mouvement de renaissance acadienne à compter des années 1880. De concert avec l'élite acadienne naissante, l'Église catholique mène plusieurs combats qui lui permettent d'augmenter le nombre de prêtres francophones un peu partout sur le territoire et d'obtenir un premier évêque acadien, M^{gr} Édouard-Albert LeBlanc en 1912. C'est ce que l'on nomme l'acadianisation de l'Église catholique dans les Maritimes. Plusieurs de ces prêtres apportent un appui important aux congrégations religieuses enseignantes à Caraquet, à Shippagan et à Tracadie¹⁵. À partir de 1947, des écoles de formation pédagogique affiliées dirigées par des communautés religieuses dans plusieurs endroits comme Moncton, Campbellton ou Saint-Jean soulignent l'esprit de collaboration qui existe entre le personnel de ces écoles et celui du Teacher's College.

15. Gilberte COUTURIER LEBLANC, Alcide GODIN et Aldéo RENAUD, «L'enseignement français dans les Maritimes, 1604-1992», dans Jean Daigle *L'Acadie des Maritimes*. ... p 543-585.

II – L’Externat St-Joseph (1873-1886) et le soin aux orphelins (1888-1911)

Sœur Amanda Viger dite St-Jean-de-Goto (1845-1906), âgée de 23 ans à son arrivée à Tracadie en 1868, est la plus jeune du groupe des six sœurs hospitalières venues de Montréal. C’est cependant elle qui édifie et consolide à la fois l’œuvre et la communauté. Pharmacienne de profession, elle ouvre un dispensaire pour le lazaret et les personnes malades de la région environnante. Elle sera nommée cinq fois supérieure de l’Hôtel-Dieu de Tracadie et elle exerce tour à tour les fonctions de maîtresse des novices, de secrétaire, de trésorière, de musicienne, d’enseignante de l’Externat St-Joseph. Elle quitte Tracadie en 1902 pour prendre en charge l’Hôtel-Dieu d’Arthabaska où elle décède le 8 mai 1906.

Pour répondre aux vœux de M^{gr} James Rogers, sœur St-Jean se charge de construire la première école avec l’aide des habitants. « Nous avons eu un petit frôlic de 12 hommes qui travaillaient gratis à l’école ; nous espérons qu’elle sera couverte et bardochée à la fin de juillet pour pouvoir faire le catéchisme pour la 1^{ère} communion ... Certains bardochent¹⁶ pour rien, mais nous les nourrissons »¹⁷ écrit-elle en juin 1873.

L’Externat St-Joseph ouvre finalement le 9 décembre 1873 et atteint le nombre de 124 élèves l’année suivante. Sur les treize enseignantes chargées de l’enseignement, certaines ne restent qu’une ou deux années, dix religieuses sont québécoises et envoyées par la maison mère de Montréal pour soutenir l’œuvre de la communauté de Tracadie. Au début, sœur St-Jean est assistée de la novice Luce Parent qui pour elle « en vaut deux¹⁸ ». Originaire de Rimouski, la postulante est une institutrice de 33 ans possédant quatre années d’expérience dans le domaine. Elle souhaite entrer au noviciat de Chatham au Nouveau-Brunswick, mais les religieuses préfèrent les postulantes irlandaises dont la langue maternelle est l’anglais. On lui propose d’aller à l’Hôtel-Dieu de Tracadie puisque M^{gr} Rogers accorde enfin l’autorisation d’y ouvrir un noviciat. Mère Pagé (1811-1893) veut rassurer la jeune femme en l’informant qu’elle n’a pas à craindre pour sa santé car elle ne soignera pas les lépreux durant son noviciat, mais qu’elle se consacrera exclusivement à l’école. Un post scriptum de Mère Pagé précise : « nous ferions bien de ne pas refuser les sujets de loin qui se présenteront parce que nous n’en

16. « Bardocher » signifie couvrir de bardeaux en français acadien.

17. RHSJ Montréal, Correspondance de sœur St-Jean-de-Goto à la sœur assistante de Montréal, 29 juin 1873.

18. RHSJ Montréal, Correspondance de sœur St-Jean à la supérieure de Montréal, 5 avril 1874.

trouverons pas dans les paroisses environnantes¹⁹ ». Luce Parent n’enseigne cependant qu’en 1874 et quitte la communauté de Tracadie un mois avant la fin de son noviciat en juillet 1875 pour participer à la fondation des sœurs du St-Rosaire à Rimouski.

Le recrutement est difficile car sur les quatorze premières novices, quatre Québécoises et trois Néo-Brunswickoises quittent la communauté après de courts séjours. Sur les sept restantes, trois des quatre premières novices décèdent en l’espace de deux ans. Le 25 janvier 1885, sœur Marguerite Hachey (1858-1885) est la première religieuse à mourir dans la communauté alors qu’elle n’a que 26 ans. Née à Bathurst, elle est l’aînée des 12 enfants de Fabien Hachey et d’Adeline Doucet. Elle est envoyée à l’école du village, puis chez les sœurs de la Congrégation Notre-Dame. Dans les différentes écoles, elle se révèle une élève intelligente et appliquée. Elle entre au noviciat le 21 novembre 1879. Pendant sa probation, elle travaille comme aide à la sacristie, à l’école, au secrétariat et à la lingerie. Après sa profession, on lui confie l’enseignement du français et de l’anglais à l’école des sœurs durant ses cinq années de vie religieuse. Elle obtient un diplôme local de 3^e classe en novembre 1882²⁰.

Mary-Ann Losier (1857-1885), la première recrue acadienne, succombe huit mois plus tard. Née à Tracadie, le 8 février 1857, dans une famille d’agriculteurs, son père est acadien et sa mère irlandaise. Comme il n’y a pas d’école, elle est placée en pension pendant deux ans dans une famille où une institutrice privée lui enseigne les rudiments de la langue anglaise. Elle quitte cette famille pour la nouvelle école des hospitalières pour apprendre le français. Déjà, toute petite, Mary-Ann s’est attachée à Mère Pagé qui l’a aidée à réciter ses prières et lui a enseigné le catéchisme pour préparer sa première communion. Aussi, à 17 ans, demande-t-elle son admission au noviciat. Elle est vite acceptée par la communauté qui a besoin de recrues pour assurer tout le travail. Employée dans la salle des femmes, elle passe la plus grande partie de sa vie religieuse au service des lépreux. De santé chétive, elle est victime d’une jaunisse et elle contracte à 28 ans une violente fièvre bileuse qui touche ses poumons et entraîne sa mort, en 1885²¹. La

19. RHSJ Bathurst, Cote 2C2 45, Courrier de sœur Delphine Brault à sœur Monique Reid, supérieure de Tracadie, 21 juillet 1873.

20. Il existe à l’époque un système de catégorie de diplômes pour les enseignants du Nouveau-Brunswick qui comprend trois degrés, le niveau de première classe étant réservé aux enseignants les plus qualifiés et de ce fait les mieux payés. Les religieuses étant cloîtrées, elles ne peuvent pas se rendre à l’école normale de Fredericton et se trouvent ainsi cantonnées à enseigner avec une licence de 3^e classe soit le niveau le plus bas attribué par un inspecteur du ministère de l’éducation de la province.

21. RHSJ Bathurst, Nécrologie de Mary-Ann Losier (1857-1885).

troisième novice, sœur Azilda Houde (1858-1886) qui enseignait la musique s'éteint au même âge en octobre 1886²².

D'autres problèmes gênent sœur St-Jean-de-Goto qui confie à la supérieure de Montréal au sujet des agissements de l'institutrice de l'école protestante : « L'école protestante qui est pour ainsi dire à notre porte, se soutient, on dit que la maîtresse commence à nous faire de l'opposition, toujours est-il qu'elle fait tout son possible pour avoir nos meilleurs enfants, mais je ne pense pas qu'elle réussisse car comme l'on dit quelques fois, Dieu est plus fort que le diable²³ ».

L'école se trouvera en difficulté en raison de la loi scolaire provinciale²⁴ de 1871 « tout à fait antichrétienne sur l'éducation ». Le gouvernement multiplie les écoles et Tracadie en compte plusieurs. Le clergé conseille alors aux communautés enseignantes de s'y soumettre pour empêcher le gouvernement d'introduire des « instituteurs sectaires » dans les écoles catholiques²⁵. C'est pourquoi, en novembre 1881, les sœurs se résignent à enseigner sous la loi scolaire. Cet accord se révèle avantageux du point de vue financier car elles reçoivent 150 dollars par année alors qu'auparavant elles accueillaient gratuitement les enfants. Par ailleurs, elles peuvent faire le catéchisme avant le début des classes et communiquer et étudier en français dans les écoles primaires. Elles sont aussi dispensées de fréquenter la Training School²⁶.

Pourtant, l'école ferme définitivement ses portes le 18 décembre 1886. Les sœurs évoquent des difficultés liées aux protestants francs-maçons de Tracadie. Il s'agit aussi de montrer aux gens que la communauté est indépendante et qu'elle a déjà suffisamment consenti d'efforts. La peur de la contagion en raison de la proximité des lépreux serait un autre motif. Cependant, après un intermède de deux ans, les religieuses reprennent leur œuvre d'éducation en créant un orphelinat en juillet 1888.

La guérison miraculeuse des sœurs Luce Blanchard (1861-1892)²⁷ et Elizabeth Allain-Doucet (1864-1959), dite Marie-des-Anges, atteintes toutes deux de phthisie pulmonaire est à l'origine de la création de l'orphelinat. La

22. Félix-Marie LAJAT (Père), *Le Lazaret de Tracadie et la Communauté des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph*, Montréal : L'Action Paroissiale, 1938, p. 289.

23. RHSJ Bathurst, Cote 2H3 01, Copie du courrier de sœur St-Jean-de-Goto à la supérieure de Montréal, 16 novembre 1878.

24. Pour la question scolaire au Nouveau-Brunswick au XIX^e siècle et la loi scolaire de 1871, voir Clarence LeBreton. *L'affaire Louis Mailloux, 15 janvier 1875*. Lévis, Éditions de la Francophonie, 2010, 182 p.

25. RHSJ Bathurst, Cote 1B1 02, Livre des Chroniques des religieuses hospitalières de St-Joseph de l'Hôtel-Dieu de Tracadie, (1868-1962), p. 111-112.

26. École normale de Fredericton à l'époque chargée de la formation des enseignants.

27. Sœur Luce Blanchard rechute et décède quatre années plus tard.

communauté a promis en cas de guérison des deux sœurs de prendre soin des orphelins. Cela se concrétise rapidement par la mort prématurée, le 7 juillet 1888, d'une pauvre mère de famille plongeant dans le dénuement son époux Richard Malais resté seul avec quatre enfants en bas âge. La communauté les recueille à la condition que le père aide à leur entretien en fonction de ses moyens. Elles décident, le 16 juillet 1888, d'ouvrir l'orphelinat pour les enfants des deux sexes²⁸. Les orphelins, dont le nombre atteint rapidement la trentaine, sont confiés aux soins de sœur Philomène Sicotte, maîtresse des orphelins jusqu'en 1891 et de sœur Marie-des-Anges²⁹. Ils sont logés dans les appartements attenants à l'hôpital³⁰.

En septembre 1898, un nouvel orphelinat ouvre ses portes au quatrième étage du bâtiment de l'hôpital dont la construction a débuté en 1896. Mais cette œuvre se révèle très onéreuse obligeant les sœurs, en 1903, à modifier le fonctionnement de l'orphelinat et à exiger une pension n'excédant pas cinq dollars par mois. Ce paiement donne droit à l'enseignement, au blanchissage, à la literie et aux remèdes. On admet les pensionnaires et les externes en suivant le programme d'études des écoles publiques de la province bien que les orphelins n'aient jusqu'alors que quatre heures de classe par jour³¹.

L'orphelinat représente toujours une charge financière pour la communauté. Jusqu'aux années 1920, il compte une trentaine d'élèves, mais, par manque d'argent, le nombre diminue progressivement à une quinzaine d'enfants. La fermeture de l'orphelinat n'est pas mentionnée, mais le registre des entrées et des sorties des orphelins semble se terminer en 1929 et de 1920 à 1926 aucune inscription n'est enregistrée. Dans les offices, la mention de maîtresse des orphelins et des orphelines existe jusqu'en 1919 et par la suite, apparaît celle de maîtresse du pensionnat des garçons ou des filles³².

Par ailleurs, l'école ouverte en septembre 1903 pour les jeunes filles de la paroisse et le pensionnat prennent leur essor. Au début, les sœurs pensent à admettre, en plus des orphelins, « les enfants qui nous seraient présentés et d'attendre de Dieu les moyens de développer cette œuvre³³ ». À part les salles

28. RHSJ Bathurst, Cote 3G 01, Registre des délibérations faites dans les assemblées capitulaires des RHSJ de l'Hôtel-Dieu de Tracadie, 16 juillet 1888, p. 30.

29. Cette dernière s'acquitte de sa tâche avec dévouement ayant été elle-même orpheline en bas âge. Elle meurt le 30 octobre 1959, âgée de 95 ans dont 72 ans de vie religieuse.

30. RHSJ Bathurst, Cote 1B1 02, Livre des Chroniques, Chapitre 19, 138.

31. RHSJ Bathurst, Cote 1B1 02, Livre des Chroniques, Chapitre 25, p. 173-174.

32. RHSJ Bathurst, Offices des hospitalières, 1868-1994.

33. RHSJ Bathurst, Cote 3G 01, Registre des délibérations faites dans les assemblées capitulaires des RHSJ de l'Hôtel-Dieu de Tracadie, p. 53.

de classe des orphelins, elles utilisent deux appartements inoccupés du rez-de-chaussée de l'orphelinat depuis que la cuisine se fait du côté du cloître³⁴.

Manquant de place à l'école, la communauté demande la permission de «faire élever dans la cour de l'orphelinat une petite construction d'environ 30 à 35 pieds de longueur pour servir temporairement d'école en attendant que nous voyions le jour à nous établir ailleurs avec plus de stabilité³⁵». Cela inaugure le commencement des travaux qui préluderont, à partir de 1910, à la construction de l'Académie Sainte-Famille.

III – L'expansion de l'enseignement à l'Académie Sainte-Famille (1912-1946)

Du 22 novembre 1911 jusqu'au 5 janvier 1912, sœur Isabelle Sormany, dite LaDauversière (1876-1957) et l'économe de l'époque sœur Marie-Anne Doucet (1851-1934) sont envoyées à la maison de Montréal pour acquérir des connaissances pour la direction et la gestion de la future Académie Sainte-Famille³⁶. Sœur LaDauversière est entrée le 8 septembre 1894, à 18 ans, à l'Hôtel-Dieu de Tracadie. D'abord institutrice des orphelins, elle devient dépositaire des pauvres en 1900, ce qui l'initie aux secrets de l'économat. Puis, on lui confie le poste de secrétaire du Chapitre, fonction qu'elle remplit durant de nombreuses années avec beaucoup de savoir-faire. Elle fait preuve d'un jugement équilibré auquel s'ajoute la finesse de sa plume. Bien préparée aux tâches nouvelles, sœur LaDauversière assume dans l'Académie un rôle de premier plan. En 1908, elle passe une année à Chatham pour se préparer à devenir directrice du pensionnat et première maîtresse de classe. Son enseignement de 1894 à 1919 est très apprécié de ses élèves qui la trouvent droite, juste et ferme. Lors de son départ du pensionnat, une élève attristée rétorque ainsi à une religieuse qui essaie de la consoler en vantant les belles qualités de sa remplaçante : «J'aime mieux une maîtresse moins sainte, mais qu'on peut approcher»³⁷.

Supérieure de la communauté, sœur LaDauversière modernise complètement l'hôpital bâti en 1898 en entreprenant, dès 1922, une restauration totale dont elle dirige les travaux. Elle songe à donner aux hospitalières une préparation professionnelle et elle prend l'initiative de la

34. RHSJ Bathurst, Cote 4C01, Registre de lettres d'affaires des RHSJ de Tracadie aux autorités religieuses et civiles, Courrier de sœur Delphine Brault à M^{gr} Barry, 16 août 1903, p. 230.

35. RHSJ Bathurst, Cote 4C01, Registre de lettres d'affaires, Courrier de sœur Légère à M^{gr} Barry, 28 septembre 1909, p. 299.

36. RHSJ Bathurst, Cote 1B1 02, Livre des Chroniques, Chapitre 29, p. 187.

37. RHSJ Bathurst, Nécrologie de mère LaDauversière (1876-1857), dossier individuel.

formation à l'Hôtel-Dieu de Campbellton du premier groupe d'infirmières diplômées. Son mandat de supérieure terminé en 1926, elle est nommée maîtresse des novices. En 1930, à la demande de l'évêque de Bathurst, elle fonde le sanatorium Notre-Dame de l'Assomption de Vallée-Lourdes où elle décède le 29 août 1957 à l'âge de 81 ans, après 62 années de vie religieuse³⁸.

Marie-Anne Doucet (1851-1934), née à Bathurst le 10 décembre 1851, se présente, le 29 septembre 1877, à 25 ans, au noviciat des sœurs hospitalières. Elle aime beaucoup les enfants et elle s'est toujours occupée d'éducation. Jusqu'à sa sortie du noviciat, elle est employée à la procure et aux classes. À partir de 1885, elle travaille deux années au lazaret qui compte alors une trentaine de malades. Cumulant beaucoup de fonctions, sœur Marie-Anne Doucet fait les « comptes la nuit, afin d'avoir le jour entier à sa disposition pour remplir les devoirs qu'exigeait ses autres offices ». Les annales rapportent que sœur Doucet craignant que l'Académie ne puisse ouvrir ses portes pour le début de l'année scolaire de septembre 1912, obtient la permission de la mère supérieure pour peindre une partie de la maison, des classes et des corridors :

Quelques sœurs lui furent données comme aides, et l'on peindrait du matin au soir, voire même jusqu'à minuit. Mais quand les journées avaient été très fatigantes, le programme prenait une autre forme ; il fallait se coucher de bonne heure, puis se lever assez tôt pour prendre un peu de nourriture avant minuit et ensuite on se mettait au travail le reste de la nuit³⁹.

Encore très active, elle est atteinte de cécité durant les 18 dernières années de sa vie. Un peu sourde, elle prépare encore à 65 ans les enfants de l'Académie à leur première communion. Elle décède le 23 juin 1934 à l'âge de 82 ans⁴⁰.

Le 12 septembre 1912, l'Académie accueille 200 élèves pensionnaires et externes. La première directrice est sœur LaDauversière. On y enseigne le programme officiel des écoles du Nouveau-Brunswick. En plus du cours académique, on offre le cours commercial bilingue et l'enseignement ménager. On étudie aussi le chant, la musique et la peinture. Les garçons sont admis au pensionnat jusqu'à l'âge de douze ans, alors que les filles peuvent y terminer leurs études⁴¹. Durant la période de 1913 à 1940, les

38. RHSJ Bathurst, Extraits du manuscrit de sœur Jeanne Bourdage, *La révérende mère LaDauversière (1876-1857) : Une grande âme*, Vallée-Lourdes, Province Notre-Dame de l'Assomption, Hospitalières de St-Joseph, 1963, 30 p.

39. RHSJ Bathurst, Cote 4J2 09, Nécrologie de Marie-Anne Doucet (1851-1934), dossier individuel.

40. RHSJ Bathurst, Cote 4J2 09, Nécrologie de Marie-Anne Doucet.

41. Corinne LaPlante et Georgette Desjardins, « Œuvres des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph du Nouveau-Brunswick (1868-1986) », *Revue de la Société historique du Madawaska*, XIV, 1-2, janvier-juin 1986, p. 8-9.

archives concernant l'Académie sont assez pauvres et les chroniques sont plus axées sur l'Hôtel-Dieu et le lazaret de Tracadie. On note cependant qu'un incendie dont les circonstances sont inconnues se déclare le 30 mai 1916, mais ne fait pas de victimes. On suppose qu'il a été provoqué par des bouts d'allumettes jetés dans les conduits allant des dortoirs au rez-de-chaussée. Les dommages évalués à 2 000\$ sont couverts par les assurances, mais il faut effectuer de grandes réparations aux galeries, aux lumières à gaz et dans plusieurs autres endroits de la maison⁴².

En octobre 1930, l'Académie obtient le statut « d'école normale⁴³ » par le Bureau d'Éducation du Nouveau-Brunswick. « Les Religieuses hospitalières de St-Joseph de Chatham, Tracadie, St-Basile et les Filles de Marie de l'Assomption de Campbellton ont été reconnues comme congrégation enseignante dans le Nouveau-Brunswick et les dits couvents ont été autorisés à donner l'instruction pédagogique comme école normale⁴⁴. » Les sœurs sont dévouées à leur tâche, mais elles souffrent du peu d'effectif alors qu'en septembre 1941, on enregistre 69 filles et 28 garçons pensionnaires ainsi que 126 externes⁴⁵. Le problème s'aggrave encore quand éclate le 6 janvier 1943, l'incendie du monastère, de l'hôpital et du lazaret en pleines vacances de Noël. Les pensionnaires n'étant pas là, les 31 malades et infirmes, le personnel ainsi que les sœurs peuvent se réfugier à l'Académie « pour s'empêcher de geler dehors sous une température et un vent glacial tel qu'il ne s'était point vu depuis plusieurs années »⁴⁶. Les huit malades lépreux sont conduits dans une maison appartenant au gouvernement alors que l'Académie est aménagée en hôpital temporaire avec une salle d'opération et une pharmacie. Les sœurs malades sont prises en charge par les autres maisons des hospitalières. À partir de cette date, seules les filles seront admises comme pensionnaires et le pensionnat des garçons est fermé afin d'offrir des lieux de travail aux sœurs qui restent cloîtrées jusqu'en 1947.

42. RHSJ Bathurst, Cote 1B1 02, Livre des Chroniques, Chapitre 32, p. 191-192.

43. Au début du XIX^e siècle, seule l'École normale de Fredericton délivre des brevets à ses finissants. À Tracadie, on prépare donc les finissantes de 12^e année en leur faisant suivre leurs cours en anglais conformément au programme officiel de la province tout en leur donnant les explications en français. Les religieuses désirant parfaire leur éducation peuvent suivre des cours d'été dans les collèges et les universités du Nouveau-Brunswick.

44. RHSJ Bathurst, Cote 1B1 02, Livre des Chroniques, Chapitre 41, p. 223.

45. RHSJ Bathurst, Cote 1B1 02, Livre des Chroniques, Chapitre 41, p. 288.

46. RHSJ Bathurst, Cote 1B1 02, Livre des Chroniques, Chapitre 41, p. 300.

IV – La communauté de l'Académie Sainte-Famille (1947-1978)

À partir du 1^{er} septembre 1947, la communauté de Tracadie est divisée en deux pour former celle de l'Hôtel-Dieu et celle de l'Académie Sainte-Famille afin d'améliorer le fonctionnement et de favoriser le développement des œuvres. La nouvelle communauté de l'Académie Sainte-Famille se compose alors de 12 sœurs⁴⁷ parmi lesquelles on retrouve les principales religieuses qui ont marqué l'enseignement à l'Académie durant une longue période : sœur Gertrude LeGresley (1909-1996), 43 années ; sœur St-Alexandre (1902-1972), 41 années ; sœur Violette Boudreau (1908-1977), 37 années ; sœur Fauteux (1887-1967), 37 années.

Il manque seulement Marie-Anne Losier (1878-1969) qui détient le plus grand nombre d'années d'enseignement avec 48 années⁴⁸. Elle est aussi la première orpheline accueillie chez les hospitalières de St-Joseph en août 1882 alors qu'elle n'avait pas encore 5 ans. Elle est la dernière des six enfants, dont deux sont morts en bas âge, d'Anthime Losier (1843-1879) et de Julie McGraw (1844-). Elle fait son école primaire jusqu'en 7^e année à l'Académie St-Michel de Chatham avant d'entrer au noviciat le 15 août 1894. Elle devient la maîtresse des orphelines à partir de 1898 jusqu'en 1907 et leur fait la classe entre 1901 et 1903. Elle donne des leçons de dessin et de musique aux élèves externes de 1898 à 1902. Également, professeur de musique et de peinture, elle enseigne à l'Académie jusqu'en 1949. Puis, elle fait du dessin et de la musique au foyer St-Camille qui deviendra le pavillon LaDauversière. Elle décède le 2 juin 1969 à l'âge de 91 ans.

L'Académie forme aussi sœur Cécile Renault (1924-1996) qui deviendra supérieure générale de la congrégation. Née à Campbellton, le 21 septembre 1924, elle fait ses premiers pas d'écolière à l'Académie des Filles de Marie de l'Assomption, puis, devient pensionnaire à l'Académie Sainte-Famille. Depuis son plus jeune âge, elle a souhaité être maîtresse d'école et suit donc les cours de l'École normale de Fredericton après ses études secondaires en 1941. Elle enseigne à Dundee ainsi qu'à Shannonvale, localités proches de Campbellton de 1942 à 1944⁴⁹. Elle demande alors son admission chez les hospitalières, sans doute influencée par les religieuses

47. Il s'agit de sœur LeRoyer, supérieure ; sœur Fauteux, assistante ; sœur St-Alexandre, conseillère et directrice des classes ; sœur Gauvin ; sœur St-Louis de Gonzague ; sœur Boudreau ; sœur LeGresley ; sœur Marie du Cénacle ; sœur Allain ; sœur Lejeune ; sœur Renault et sœur Saulnier. (Source : RHSJ Bathurst, Cote 1B1 02, Livre des Chroniques des RHSJ de l'Hôtel-Dieu de Tracadie, p. 334).

48. Extrait du tableau réalisé en décembre 2010 par Florence Ott...

49. Corinne LaPlante, *Une femme libre : sœur Cécile Renault (1924-1996)*, Bathurst, Religieuses Hospitalières de St-Joseph, 1999, p. 4-6.

enseignantes de Tracadie. En 1946, on lui confie les classes de la 8^e à la 11^e années à l'Académie Sainte-Famille pendant treize ans. Elle s'y révèle une excellente pédagogie et elle devient, en 1951, directrice des classes « sous la loi ». Pendant quelques années, elle cumule les fonctions de maîtresse de pensionnat avec celle de maîtresse de classe. C'est aussi durant son supériorat de 1956 à 1959 qu'on décide d'ajouter une aile à l'Académie qui est occupée à partir de septembre 1959.

Très aimée de ses élèves, l'une d'elle devenue enseignante dira :

Elle a marqué ma vie. Je me souviens de bien des choses qu'elle nous disait. Lorsque j'étais institutrice, je savais que j'étais intéressante et que je faisais du beau travail quand je l'imitais. Tout ce que je connaissais d'elle fut un modèle à suivre. Sœur Renault avait une bonne humeur remarquable. Son grand sourire était comme un petit soleil qui ne s'épuisait jamais. Elle avait des méthodes d'enseignement qui rendaient les classes agréables⁵⁰.

Nous ne saurions oublier sœur Mary Branch dite St-Alexandre (1902-1972) qui est sans doute l'une des personnalités les plus marquantes de la communauté de l'Académie Sainte-Famille de Tracadie. Elle a été enseignante pendant 44 ans dont 41 à l'Académie, supérieure pendant 6 ans, directrice des classes pendant 20 ans, et économiste pendant 56 ans malgré de graves soucis de santé. Fait surprenant, l'éducatrice hors pair n'a laissé aucun document la concernant personnellement et sa nécrologie n'a jamais été faite. Nous avons pu reconstituer sa biographie grâce à sœur Corinne LaPlante, archiviste et historienne de la communauté des religieuses à Bathurst, qui a bien connu sœur St-Alexandre dont elle a été l'élève. Sœur Corinne LaPlante a également enseigné à l'Académie au début de sa vie religieuse, avant de devenir une professeure d'histoire appréciée à la polyvalente W.-A. Losier de Tracadie⁵¹.

Marie Branch est née près de Paquetville dans une famille de 14 enfants dont un frère devient prêtre. Deux sœurs⁵² vont la précéder chez les hospitalières de Tracadie. Elle suit ses études jusqu'en 8^e année chez les sœurs de la Congrégation Notre-Dame à Caraquet où elle y acquiert une très bonne connaissance du français. En 1916, elle choisit de terminer ses études secondaires à la toute nouvelle Académie Sainte-Famille. Elle y obtient son diplôme de 11^e année en 1918, puis son brevet d'enseignante à Fredericton l'année suivante. Elle enseigne quelques années dans les écoles des environs avant de prononcer ses vœux perpétuels, le 27 mars 1931. Elle est tout de

50. Corinne LaPlante, *Une femme libre ...*, p. 8-9.

51. Nous voulons remercier sœur Corinne La Plante pour la rédaction de la nécrologie de sœur St-Alexandre réalisée le 4 novembre 2010, qui comble ainsi une grosse lacune dans la connaissance des personnalités remarquables de l'Académie Sainte-Famille.

52. Il s'agit de son aînée, Victoria dite sœur Branch et de sa cadette Ina dite sœur Cormier.

suite affectée à l'Académie et commence comme aide à la première classe, en 1928, ce qui correspond aux 10^e et 11^e années. En 1931, elle est promue 2^e maîtresse de classe et en 1932, elle devient la première maîtresse de classe, poste qu'elle occupe jusqu'à la fermeture de l'Académie en 1967.

Même si l'Académie Sainte-Famille est de statut privé, le programme d'enseignement est conforme à celui des écoles publiques de la province du Nouveau-Brunswick. Au niveau secondaire, il est presque totalement en anglais, sauf la grammaire française qu'on intitule « lectures littéraires ». On dispense aussi l'enseignement religieux, mais la note obtenue aux examens ne compte pas dans la moyenne. Sœur St-Alexandre, parfaitement bilingue, peut facilement passer de l'anglais au français, facilitant ainsi la compréhension des matières scolaires qui se présentent uniquement en anglais. Le critère de succès de l'enseignement dans une école secondaire est mesuré par le degré de réussite de ses finissants aux examens de la province, dits « d'immatriculation » qui sont identiques pour les écoles françaises et anglaises. Bientôt, le taux croissant de réussite des élèves de l'Académie Sainte-Famille aux examens, vaut à l'Académie, de figurer parmi les écoles de la province exemptées de ces examens. Cependant, sœur St-Alexandre refusa toujours ce privilège, au grand déplaisir de ses élèves !

Sœur St-Alexandre a toujours été dure pour elle-même, refusant de prendre des congés même lorsqu'elle a été terrassée à maintes reprises par de graves crises de foie. En 1965, à son retour de l'hôpital après une atteinte de paralysie, elle insiste pour faire la classe à ses élèves de 12^e année en affirmant qu'elle « n'a pas l'intention de s'asseoir pour attendre la mort⁵³ ». Aussi, s'efforce-t-elle de monter et de descendre les escaliers de l'Académie plusieurs fois par jour, afin de retrouver l'usage d'une de ses jambes, ce qu'elle réussit en grande partie. De 1967 à 1970, elle trouve encore la force de donner des cours du soir aux professeurs désirant majorer leur brevet d'enseignement. Elle continue d'exercer sa fonction d'économiste jusqu'à quelques jours avant sa mort, le 18 janvier 1972.

Les années 1950 à 1965 sont les plus fastes à l'Académie, avec des classes remplies à pleine capacité comprenant environ 360 élèves pensionnaires et externes⁵⁴. L'Académie est à l'honneur le 27 juillet 1955 lorsque quatre finissants ont complété leurs examens d'immatriculation en obtenant une première division soit un total au-delà de 600 sur 800. « Ce

53. RHSJ Bathurst, Cote 2B1 02, Chroniques de l'Académie Ste-Famille, 20 septembre 1965.

54. On compte en 1952, 14 religieuses et 3 laïcs ainsi que 132 élèves pensionnaires. (Source : RHSJ Bathurst Cote 2B1 02, Chroniques de l'Académie Ste-Famille, 2 septembre 1952).

succès est digne de mention quand nous considérons que presque un quart des candidats de la province ont failli sur ces examens⁵⁵ ».

La mère provinciale en visite à l'Académie est très satisfaite des résultats obtenus par les sœurs, mais elle ne manque pas de leur rappeler leurs devoirs : « Elle nous encourage à continuer le travail ardu de la perfection ; elle nous fait remarquer qu'il faudra être un peu plus attentive au silence de parole et d'actions, à la modestie et dignité religieuse dans notre maintien et notre langage »⁵⁶.

À partir de 1965, le nombre de pensionnaires diminue en raison de l'augmentation du nombre d'écoles publiques. Finalement, en 1967, il faut se résoudre à fermer l'Académie et à louer les classes au ministère de l'Éducation jusqu'en 1976 pour servir d'écoles élémentaire et secondaire de premier cycle pour quelque 600 élèves. En 1976, sœur Véronique Godbout et sœur Gisèle Losier, professeures de chant et de musique, partent enseigner à la nouvelle école élémentaire de Tracadie⁵⁷. Sœur Losier sera la dernière enseignante de la communauté et elle prend sa retraite en 1993.

La nouvelle aile construite en 1958 et acquise en 1977 par les Chevaliers de Colomb, est finalement détruite. Par contre, l'Académie proprement dite est reprise par une corporation des Anciens(nes) et Amis(es) de l'Académie Sainte-Famille qui loue les locaux à différents organismes comme le Collège communautaire de Bathurst, le Musée historique de Tracadie⁵⁸ et des sociétés culturelles. Les religieuses quittent définitivement l'Académie, le 11 février 1978. « Les plus anciennes de l'Académie laissent cette bâtisse avec un serrement au cœur, mais toutes semblent le faire dans un grand esprit de foi et de détachement⁵⁹. » Actuellement, la communauté réside à la Résidence Jeanne Mance, l'ancienne école des infirmières⁶⁰.

55. RHSJ Bathurst, Cote 2B1 02, Chroniques de l'Académie Ste-Famille, 26 juillet 1955.

56. RHSJ Bathurst, Cote 2B1 02, Chroniques de l'Académie Ste-Famille, 6 juillet 1955.

57. RHSJ Bathurst, Cote 2B02, Chroniques de l'Académie Ste-Famille, 16 octobre 1976.

58. Sœur Dorina Frigault, souhaitant perpétuer l'œuvre des hospitalières, propose de créer le musée historique de Tracadie en 1968. Dix ans plus tard, il est incorporé comme organisme à but non lucratif. Il retrace notamment l'histoire du lazaret et de la lèpre au Nouveau-Brunswick et les événements importants de la région.

59. RHSJ Bathurst, Cote 2B02, Chroniques de l'Académie Ste-Famille, 11 février 1978.

60. En 2012, il reste sept hospitalières à Tracadie-Sheila.

Conclusion

Notre étude s'inscrit dans un courant historiographique commémoratif de l'œuvre des congrégations religieuses en Acadie. Depuis les années 1960, la pratique religieuse connaît une diminution importante et les effectifs de l'Église vieillissent⁶¹. En Acadie comme au Québec, la Révolution Tranquille et la Révolution ou le Moment Robichaud au Nouveau-Brunswick, apparaissent comme l'époque où se terminent les temps forts des congrégations alors que s'établit une nouvelle entente entre l'Église et l'État. Par le fait même, la « fin du temps des congrégations, c'est aussi la fin du temps des sœurs »⁶². Surtout chez les religieuses hospitalières⁶³ et éducatrices, qui représentent le groupe incluant le plus fort contingent des religieuses. Elles ont vu leur rôle grandement réduit.

Cependant, on ne peut nier leur importance dans la formation des jeunes acadiennes et acadiens du Nord-Est de la province du Nouveau-Brunswick jusqu'aux années 1970. Même s'il est difficile de donner un chiffre précis des élèves accueillis à l'Académie Ste-Famille, on peut estimer le nombre à plus de 3 000 pensionnaires et externes qui ont bénéficié de l'enseignement des religieuses hospitalières. De nombreuses jeunes filles ont pu se préparer à une carrière dans l'enseignement ou dans la santé. D'autres y ont acquis une formation de secrétaire bilingue ou de future maîtresse de maison. Une centaine d'entre elles ont embrassé la religion suivant le modèle de leurs institutrices. Les jeunes garçons ont reçu une éducation primaire solide qui leur a permis de poursuivre leurs études avec succès pour venir enrichir les élites francophones.

La commémoration du centenaire de la construction de l'Académie Sainte-Famille, en août 2012, sera l'occasion non seulement de rappeler l'œuvre éducative des religieuses hospitalières de Saint-Joseph, mais aussi

61. Voir à ce sujet Éric Bédard, « Quel héritage catholique ? », conférence prononcée le 30 janvier 2007 au Centre culturel chrétien de Montréal.

<http://www.centreculturelchretienMontreal.org/traditions/heritagecatholique.html>

Une enquête réalisée en 1965 par la Conférence religieuse canadienne (section féminine) auprès des communautés religieuses du pays confirme les tendances observées au Québec : vieillissement incontestable de cette population, baisse générale du recrutement depuis 1940 s'accroissant entre 1960 et 1965. Pour plus de détails voir Jacques Légaré, « Les religieuses du Canada : leur évolution numérique entre 1965 et 1980 », *Recherches sociographiques*, vol. 10, no 1, 1969, p. 7-21.

62. Marie-Paule Malouin, « La laïcisation de l'école publique québécoise entre 1939 et 1969 : un processus de masculinisation », *Revue d'histoire de l'éducation*, 4, 1, 1992, p. 1.

63. Évangéline Poirier, novice en 1975 serait la dernière hospitalière admise dans la congrégation. Il n'y a plus eu de recrutement par la suite en Amérique du Nord. L'âge actuel des sœurs varie entre 71 ans et 100 ans.

de mettre en valeur l'héritage patrimonial et culturel qu'elles ont légué, tout en ayant à l'esprit leur devise « En Avant » symbole cher à la population. Le père Zoël Saulnier, un ancien de l'Académie voit en elle bien plus qu'un édifice devenu musée. Elle a été un lieu de croissance totale de la personne d'où a émergé une partie des leaders du milieu acadien⁶⁴. Elle a représenté un haut lieu de la culture dans le nord-est du Nouveau-Brunswick avec ses spectacles et ses cours de musique et de chant. Les pensionnaires et externes de l'Académie Sainte-Famille ont toujours gardé un sentiment d'appartenance à leur « *Alma Mater* » tel le juge Albany Robichaud, entré à sept ans à l'ancien pensionnat de Tracadie⁶⁵.

Mais laissons à mère LaDauversière le mot de la fin :

Nous désirons laisser aux générations futures le souvenir de celles qui les ont précédées : le souvenir des travaux, des luttes, des succès et quelquefois des échecs qu'elles ont rencontrés sur leur route, afin qu'elles puissent profiter de leurs expériences et apprendre à se confier en Dieu d'abord puis dans la force que produit l'union des cœurs autour d'un centre commun⁶⁶.

64. Homélie du Père Zoël Saulnier pour le 75^e anniversaire de l'Académie Sainte-Famille, Cote F49/A2/c.

65. Ce dernier félicite mère Louise Légère (1872-1981) à l'occasion de ses 82 années de vie religieuse. Il la décrit comme « une nouvelle maman » quand il a dû quitter ses parents. L'Académie Ste-Famille, fut sa première « *Alma Mater* ». (Source : RHSJ Bathurst, Dossier individuel de sœur Louise Légère, courrier du juge monsieur Albany Robichaud, Bathurst, 18 avril 1971).

66. RHSJ Bathurst, Nécrologie de mère LaDauversière (1876-1857).